

graphie chrétienne de Cosmas Indicopleustès, rédigée vers 550 (éd. Wolska-Conus, 1968-1973). Les contraintes d'une recension nous obligent à survoler les chapitres de la III^e partie : économie (importance des *uillae* en Occident, des centres urbains en Orient), agriculture (les variations climatiques), famille (mariages *sine manu* [du mari]), aides aux indigents (création d'hôpitaux, rares auparavant), citoyenneté romaine (généralisée par Caracalla, mais l'attache régionale peut l'emporter sur le sentiment d'appartenance romaine ; citoyenneté de fait pour les barbares), justice et égalité (en tension permanente : Symmaque, Olybrius), législation (domaine de l'empereur, mais comment unifier un tel complexe de lois ?), communication (par l'hagiographie, l'épistolographie et les ambassades). La religion est l'objet de la IV^e partie. Les contributions se succèdent : paganisme au temps du christianisme, position dominante des évêques sur les plans spirituel et séculier, rôle des faux dans les controverses théologiques (les apollinaristes sur Athanase), liturgie et aménagement des lieux de culte chrétien, le pouvoir des images ; G. Peers (p. 970-993) applique le syndrome de Capgras (1923) aux représentations figurées des Chrétiens : éloignées de la réalité, elles ne sont pas de l'idolâtrie. J. Walker (p. 994-1052) étudie le christianisme au Moyen-Orient : relations avec les gouvernants sassanides puis arabes ; extension en Inde et en Asie centrale, comme à Samarcande ; témoignages chrétiens en Chine dès la fin du VIII^e siècle ; sont signalées les traductions arabes d'Aristote, de Galène et d'autres auteurs grecs majeurs, réalisées par des chrétiens pour le compte des Abbassides ; est mis en exergue le rôle du patriarche Timothée le Grand (780-823), défenseur du christianisme devant le calife al-Mahdī. R. Hoyland (p. 1053-1077) réexamine l'alternative sur l'Islam : phénomène de l'Antiquité tardive ou solution de continuité ? Son argumentaire est sérieux, plus fourni toutefois pour le premier terme, d'où le choix de ce dernier (l'exact opposé, donc, de Pirenne). S. J. Shoemaker (p. 1078-1108) procède à une analyse critique des sources biographiques de Mahomet (la première est écrite cent vingt ans après ...) ; il montre aussi l'absence totale de données factuelles sur la vie du Prophète dans le Coran. Rappelant que le texte *ne uarietur* du Coran n'est peut-être pas (p. 1088) du temps du calife Uthman (644-656), il analyse les contradictions entre le Coran, les hadiths et d'autres sources musulmanes ; sous 'Abd al-Malik (685-705) sans doute, un choix entre différentes traditions fut imposé. Cette contribution s'attache ensuite au message de Mahomet, à son primat eschatologique. La V^e partie est moins tendue : comparaison de l'Empire romain avec ses voisins, sur les plans démographique (influence des facteurs sanitaires et climatiques), économique, fiscal (quelle perception de l'impôt ? quelle stabilité monétaire ?), géographique (frontières naturelles), politique (un État suppose institutions, administration, centre, idéologie), culturel. Ensuite, Byzance : comment caractériser le passage, du VII^e au IX^e siècle, de l'Antiquité tardive à l'Empire byzantin ? Enfin, l'intérêt du XV^e siècle italien pour l'Antiquité tardive, ses trait propres : évolution du latin (Flavio Biondo), décadence (pour Bruni, elle commence quand la République disparaît et, avec elle, la liberté), goût pour les mélanges à la manière d'Aulu-Gelle, qui renouvellent le savoir (Politien et bien d'autres humanistes, auteurs de *miscellanea*, d'*annotationes*, etc.), succès du platonisme, de Plotin, Porphyre et Jamblique. Si l'on ajoute les bibliographies des différentes contributions et un index général d'une cinquantaine de pages, nous aurons plus que suggéré l'intérêt de ce fort volume, tenant parfois de l'essai, mais redoutablement bien informé et critique. Une somme sur une époque charnière, conflictuelle certes, mais une somme pensée, loin des radicalismes barbares et d'une diplomatie amnésique. – B. STENUT.

Laurent PERNOT, *Alexandre le Grand, les risques du pouvoir. Textes philosophiques et rhétoriques* (La roue à livres), Paris, « Les Belles Lettres », 2013, 13,5 x 21, XVIII + 242 p., br. EUR 25, ISBN 978-2-251-33967-2

Cet ouvrage réunit différents textes de portée philosophique de la période romaine sur Alexandre le Grand. Les trois premières parties sont dédiées respectivement à Sénèque le Père, à Dion de Pruse et à Lucien de Syrie. La dernière est consacrée aux

déclamateurs grecs et latins. L'intérêt du livre est de réunir en un seul recueil ces textes grecs ou latins, soit en en donnant une traduction nouvelle, soit en les traduisant pour la première fois en français. Comme l'indique M. Pernot, ces écrits nous renseignent non seulement sur le roi macédonien, mais aussi sur la période où vécurent leurs auteurs respectifs, ainsi que sur leur évaluation du pouvoir romain et sur leurs objectifs politiques et rhétoriques. L'intérêt de l'ouvrage est donc double. — Les traductions sont de qualité et les textes accompagnés de notes explicatives qui permettent d'approfondir la lecture. En outre, chaque partie comporte une introduction où M. Pernot présente l'auteur du texte, le contexte historique général, ainsi que le contexte particulier de chaque dialogue, rendant ce recueil accessible autant aux novices qu'aux spécialistes. — La première partie est dédiée aux Suasoires I et IV de Sénèque le Père, où les réflexions sur la nature surhumaine ou même divine d'Alexandre sont fortement présentes, accompagnées d'un rappel aux puissants que « les terres aussi ont leur fin, l'univers lui-même comporte un couchant. Rien n'est infini » (p. 16). Ainsi, Sénèque souligne les limites de l'action humaine et le rôle de la fortune dans les affaires humaines. — Les discours de Dion de Pruse constituent la deuxième partie. M. Pernot présente clairement le contexte romain de l'époque autant que le contexte particulier de l'auteur et les raisons qui l'ont poussé à écrire le texte, en soulignant l'importance du rapport personnel entretenu entre l'empereur Trajan et Dion, ainsi que la logique interne et externe de ces dialogues. Comme l'écrit l'A. (p. 47), les discours II (entre Alexandre et son père Philippe) et IV (entre Alexandre et Diogène) ont une portée philosophique et psychologique : « Dion multiplie à plaisir les intermédiaires, en mettant le discours sur la royauté dans la bouche de Diogène parlant à Alexandre, ou au contraire dans la bouche d'Alexandre rapportant devant Philippe des propos d'Aristote, qui lui-même s'appuie sur Homère. Ces dialogues ne sont donc pas des œuvres à clé, porteuses d'une leçon simple, mais des défilés de masques, ambigus et changeants. » Ainsi, pour expliquer la différence entre les rois et les autres hommes, Dion souligne qu'Homère est la lecture recommandée aux premiers, tandis qu'Hésiode est conseillé « pour les bergers, les charpentiers et les agriculteurs » (p. 59). Dès lors, le débat sur le bon gouvernement est ouvert et Dion présente (comme le souligne M. Pernot) des thèses laconisantes proches de celles de Platon. Ainsi « le roi doit les gouverner au nom de sa supériorité manifeste, parce qu'il détient le commandement de manière juste et conforme à la nature ; il doit préserver la masse des sujets, en délibérant et, lorsque c'est nécessaire, en faisant la guerre pour eux, et en les gardant des tyrans sauvages et sans loi ; il doit livrer contre les autres rois, au cas où il y en aurait, une lutte pour la vertu et chercher, si possible, à l'emporter pour le bénéfice de l'humanité entière » (p. 75). La récompense pour le bon roi est une longue vie. Les tyrans en revanche meurent jeunes. — Dans le discours IV, Dion insiste sur la différence entre Diogène et Alexandre. D'un côté, on trouve la liberté du philosophe : sa maison est le monde, ses richesses se trouvent dans son âme et il est indépendant des autres êtres humains. En revanche, le roi n'a aucune de ces libertés. Mais il a une fonction : être un roi juste, tel Zeus. Dès lors, la vraie nature de la royauté passe par la justice. Le souverain injuste est donc illégitime. — La troisième partie reprend le texte du *Dialogue des Morts* où Lucien critique le culte divin qu'Alexandre établit sur sa personne par l'intermédiaire de Philippe. Comme le souligne l'A., Lucien vise les mouvements mystiques et les prophètes de son époque, car Alexandre reconnaît qu'il utilise la religion pour manipuler les barbares et le peuple, étant pleinement conscient de la supercherie qu'il crée. Diogène revient aussi sur ces dialogues, mais pour défendre des thèses différentes de celles de Dion de Pruse, montrant l'évolution de la pensée cynique entre les deux auteurs. — La dernière partie, dédiée aux extraits des déclamateurs, est la moins réussie de l'ouvrage, car presque toutes les idées ont déjà été présentées – bien mieux – dans les trois premières parties ; l'intérêt du lecteur sera davantage capté par les notes explicatives. Dans l'ensemble, le travail de M. Pernot n'en reste pas moins remarquable, autant par la qualité des traductions que par l'érudition de ses introductions et de ses notes. — M. GONZÁLEZ.